



Dionysos et les autres

La Galerie Christophe Gaillard est heureuse de présenter

'Dionysos et les autres',

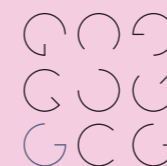
*Ce que vous aimez détester,
Ce que vous détestez aimer*

Benjamin **Bruneau**
Thibault **Hazelzet**
Saverio **Lucariello**
Marlène **Mocquet**
Vincent **Olinet**
Romain **Vicari**

FRONTSPACE

du 26 janvier au 23 février 2019
un commissariat de Thibault Hazelzet

Vernissage le samedi 26 janvier 2019
de 17h à 20h



GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD

5 rue Chapon 75003 Paris +33 (0)1 42 78 49 16
www.galeriegaillard.com contact@galerie-gaillard.com

Aimer – Détester ...

Les verbes de la passion, de l'émotion, du corps et de l'âme.

Quels sont mes goûts ? Le goût est-il un choix ?

Dionysos est la figure qui n'impose ni choix, ni goût, ni jugement.

Il est démesure, excès.

Dieu de la vigne et du vin, de la folie et de la démesure,

héros qui meurt et qui renaît, symbole de vie,

Il est la figure de l'autre, de ce qui est différent, déroutant, déconcertant, anémique,

toujours symbole de vie.

Et c'est de vie dont il est ici question:

La vie que l'artiste tente d'insuffler à la matière ;

rendre la matière vivante envers et contre tout

quitte parfois à en faire trop ou trop peu, à se fourvoyer, à tenter l'impossible, à aller au-delà de ses limites, de ses choix ou de ses goûts.

Car paradoxalement même si l'œuvre est l'aboutissement d'une succession de choix,

finalement l'artiste n'a d'autre choix que de faire ce qui doit être fait.

Au-delà même de ses propres goûts ;

Et c'est souvent lorsque l'œuvre est achevée malgré tout et même malgré l'incompréhension de son créateur que la vie apparaît, ainsi que la vérité.

Il doit en être autant du regardeur.

L'art n'a jamais progressé et il ne le fera jamais.

Le regard lui en revanche évolue ;

c'est ce regard que nous devons, nous regardeurs, toujours remettre en question, et ce en dépit de notre histoire, notre éducation ou nos dégoûts.

Cette exposition est une proposition où, je l'espère,

la vie apparaît, avec toutes ses contradictions,

le laid y dispute au beau, le sujet au non sujet, la forme à l'informe,

les rires, le ridicule, la mort, et toujours la passion :

le vivant.

Thibault **Hazelzet**



Benjamin BRUNEAU

Carnaval, 2018

Huile et technique mixte sur toile

195 x 130 cm

« Les compositions de Benjamin Bruneau débordent. L'espace est saturé d'objets hétéroclites, la matière est dense, collante comme du bonbon, des débris en tous genres se pressent sur le rebord du tableau. Une telle peinture est, en somme, ultra-figurative: chaque composition intègre ce que l'œil a emmagasiné jusqu'à ce point de rupture où l'artiste est, contraint de reverser en urgence sur la toile ce qui commençait à constituer un trop-plein.

Précédemment, au contraire, les peintures de Benjamin Bruneau révélaient des formes familières englouties par un inexplicable vortex.

L'imaginaire de l'artiste oscille ainsi entre un vide sidéral et l'invasion du plein, l'un appelant l'autre; il est présidé par l'angoisse de savoir ce qu'il est possible de faire avec la surabondance vaine de produits et d'images que la réalité offre à notre consommation. »

Anne Malherbe

Benjamin Bruneau est né en 1974 à Montpellier.

Après deux ans à l'École des Beaux-Arts de Toulouse, il est diplômé en 2005 de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (Atelier Jean-Michel Alberola). Il participe à plusieurs expositions, notamment à la galerie Trafic, la Générale de Belle-Ville, le prix pour l'art contemporain de Science Po Paris, à la galerie Lauraine Baud, la Générale à Sèvres et au centre d'art contemporain Aponia.

ci-dessous

Benjamin BRUNEAU

L'Homme Sandwich, 2018

Huile et technique mixte sur toile

89 x 116 cm





Thibault HAZELZET

Ugolin 1, 2018

Céramique émaillée, plâtre, BA13, bois, tissus, filasse, peinture glycéro, porcelaine, platine
82 x 28 x 32 cm

"Thibault Hazelzet a longtemps été identifié comme un photographe. Pourtant, ses oeuvres n'ont jamais cherché à enregistrer le monde tel qu'il nous apparaît. Ses images ne prennent pour sujet que des maquettes de papier, des peintures, des dessins réalisés par lui-même qu'il agence et modifie, dans le studio, pendant les prises de vue pour les rendre difficilement identifiables et surtout très picturales. Puis il se débarrasse de tous les éléments d'étapes comme s'il ne souhaitait garder que le fantôme de ses process ou plutôt son épiderme.

Ce n'est que récemment et après avoir sculpté des petites figurines de plâtre, pour le besoin d'une nouvelle série photographique nommée Les aveugles, qu'il a décidé de conserver « la peau, la chair et l'os » de la matière : mettant en tension la présence physique des plâtres avec la dématérialisation de leur image. Depuis sculptures et peintures sont devenues des parts essentielles de ses activités au même titre que la photographie.

Si, comme l'affirme Claude Lévi-Strauss dans son célèbre essai La pensée sauvage, l'artiste est à la fois un savant et un bricoleur qui élabore des structures en utilisant des résidus et des débris d'évènements, on admettra volontiers que les oeuvres exposées aujourd'hui par Thibault Hazelzet prennent leurs origines dans la volonté de manipuler des matériaux. Cependant la présence sauvage, épaisse et dense des matières utilisées s'est désormais substituée à l'apparente neutralité mécanique des photographies. Le tout et selon les mots de l'artiste dans « Une orgie de matériaux divers qui permet de créer, par la gène que cela provoque, le dialogue entre l'oeuvre et le regardeur. Qui attire et repousse à la fois ».

C'est pourquoi on retrouvera dans les sculptures une abondance de substances : céramique, filasse, plâtre, tissus, bois dont on sent l'âge et l'usage. De gestes aussi, puissants, répétitifs voire compulsifs qui modèlent, ajoutent, tranchent, soustraient, assemblent. Et puis des mouvements rapides, plus furtifs, moins appuyés, pour peindre des toiles davantage discrètes. Simples pans de tissus couverts de fines couches de peintures liquides grisâtres, ornements d'un geste rapide de spray noir."

Alain BERLAND

Thibault Hazelzet est un artiste français, né en 1975, formé aux Beaux-Arts de Versailles section peinture. Il rejoint la galerie Christophe Gaillard en 2008 et édite un catalogue en 2009, préfacé par Quentin Bajac (directeur de la photographie au MOMA) lors de sa première exposition personnelle. De nombreuses expositions personnelles et collectives suivront à Paris et à Lyon. Le Fond National d'Art Contemporain achète en 2009 une oeuvre de sa série «Narcisse». La série «Babel» dans sa totalité (24 photos) est exposée au Musée des Beaux-Arts de Lille en 2012 puis au Botanique de Bruxelles en 2013. l'historien français de la photographie contemporaine Michel Poivert le soutient activement et a écrit divers textes pour ses deux derniers catalogues, «Aveugles éblouis» sa dernière exposition personnelle «La Parabole des Aveugles» à la galerie Christophe Gaillard et «les fantômes photographiques de Thibault Hazelzet» lors de son exposition personnelle au C.A.P Royan.

Saverio LUCARIELLO

Baba's Islands, 2003 (détail)

Installation, technique mixte

Dimensions variables



« On ne sait trop, de la palabre à la pure exhibition, ce qui anime le plus les exubérantes figures que Saverio Lucariello peint, sculpte ou expose, purement et simplement, à notre regard ébahi. Ce qui s'y échange, au prix de toutes sortes de métamorphoses inattendues, participe d'une éloquence dont on a largement perdu le sens, et qui nous rappelle en permanence à notre double nature organique et loquace, lacée et entrelacée, celle de temps peut-être primitifs, autant que d'une époque réputée savante dont les facéties lasses et convenues s'épuisent dans les nouveaux salons de la culture et de l'art. En vérité, Saverio Lucariello n'a pas d'âge, et si son âge reste néanmoins celui de l'art et des artistes, c'est pour en jouer de manière hybride, grinçante ou sensuelle, inconvenante ou désinvolte, sans céder à l'amertume ou à la griserie qui divise les contemporains, selon ce qu'ils y célèbrent, d'une fin accueillie ou redoutée. Autrement dit, Saverio Lucariello n'est ni « moderne » ni « post-moderne », que sais-je encore ? et ses contemporains à lui se logent dans les recoins les plus divers de l'histoire de l'art, de Bosch à l'âge baroque ou à De Dominicis, de Gracian à Manzanelli en passant par Carmelo Bene. Chatouilleux, il sait aussi chatouiller, peut-être jusqu'à l'exacerbation, les endroits où ça démange - artistiquement et intellectuellement -, à l'image de ces touffes de poils suspendues et virevoltantes qui agacent ses Vénus à l'antique ou son sublime Cube d'or »

Jean-Pierre Cometti

Né en Italie en 1958, Saverio Lucariello se forme d'abord à l'école des Beaux-Arts et à la faculté d'architecture de Naples avant de montrer son travail à partir du début des années 1990. Dès lors, il bénéficie de nombreuses expositions collectives ou personnelles en France (où il vit et travaille), notamment en 1997 au Frac Paca (avec Gilles Barbier), en 2002 au Frac des Pays de Loire, au Parc Saint-Léger de Pougues-les-Eaux en 2005, ou à la Villa Arson de Nice en 2007... Son œuvre, iconoclaste et grotesque, s'appuie sur la dérision et sur l'exubérance pour développer une mordante critique du discours sur l'art. Qu'il s'attaque à la figure de l'artiste démiurge en incarnant notamment des personnages au mysticisme improbable, ou rejoue l'histoire de la philosophie à l'aune du quotidien et de ses objets, Saverio Lucariello met en place un processus d'évacuation parodique du sens. Multipliant les techniques (vidéo, sculpture, peinture, photographie, performance, écriture...) il se définit comme un artiste conceptuel et surréaliste, baroque et ringard, pataphysique et poétique.



Saverio LUCARIELLO

Vanitas, 2008

Terre cuite émaillée

57 x 50 cm



Marlène MOCQUET

Boue 2017

Email à froid, huile, oeil de poupée en verre, spray aérosol, époxy, décalcomanie sur aluminium brut

162 x 130 x 4 cm

Je n'ai aucune réponse, si ce n'est pour moi-même. Et pourtant je rêve d'une critique de l'art contemporain qui exposerait ses doutes, sa fragilité, ses faiblesses, son ignorance. Je rêve sous la lune gibbeuse d'une critique qui raconterait des histoires avec mélancolie pour faire corps avec l'oeuvre qu'elle étreint. Je rêve d'une critique humble et émerveillée qui, en cessant de sacraliser l'art contemporain, lui rendrait sa véritable importance et l'inscrirait parmi les plus belles choses de la vie. Je rêve dans les vapeurs maudites d'une critique qui préférerait le mystère des mots au silence glacé des concepts. La littérature est une compagne si merveilleuse qu'il faut être fou pour la délaisser au profit d'une science même alanguie.

Au seuil d'un baiser contre-nature, dans un torrent de couleurs tonitruantes et formidables, parfois confondues, parfois se rejetant en sillons épais, deux silhouettes informes, un corps d'oiseau estropié pour l'une, un torse de mammifère aquatique au bras simiesque pour l'autre, deux visages semi-humains vous dis-je, se contemplent et s'attirent, sous le regard et les hurlements d'une foule hideuse et chimérique inspirée d'une vision de Bosch, de Grünewald ou de Füssli.

Voici un léviathan au corps gélatineux et pourtant cuirassé, homard dégénéré ou abominablement évolué, ses pinces anthropiques épanouies en racines filandreuses, quittant les abysses pour recracher de fantomatiques Jonas.

Êtes-vous effrayés ou attendris par ce marais poisseux d'une vie grotesque et grouillante, absurdes têtards ovipares échappés de leur coquille éventrée, coassant au reflet lisse d'une eau crépusculaire ? Ces êtres sacrilèges, oubliés de Dieu, ont-ils compris le sort qui les attend, égarés sur une île semblable à l'aven englouti sous les ruines de ses propres concrétions, aragonites cauchemardesques, fistuleuses arrachées, esclaves des seigneurs abjects d'un château pour contes de sorcières, proies désignées des oiseaux voraces qui hantent les arbres décharnés ? Comme les misérables humains au réveil des divinités cosmiques lovecraftiennes, leurs cadavres rejoindront sans bruit les débris de la terre impie. Me suis-je suffisamment ridiculisé pour servir mon propos ? Le reclus de Montpellier ne vaut certes pas celui de Providence. Mais il faut bien un dictionnaire incongru pour esquisser une description du bestiaire occulte, méphitique ou féérique de Marlène Mocquet.

J'avais découvert véritablement son travail au Musée d'art contemporain de Lyon en 2009, heureux du seul fait qu'une telle institution ait l'audace de parier sur l'exposition d'une artiste de moins de trente ans, peintre de surcroît. Je fus subjugué par les toiles affolées qui s'offraient à mes yeux, et pourtant traversé par un sentiment bizarre, et même inquiétant.

Quelques jours plus tard en effet, une fois rentré sur mes terres (il y a neuf ans, je n'avais toujours pas de portable), je tentais de transmettre mon enthousiasme à mes proches. Mais les mots restaient coincés dans ma gorge, il m'était impossible de définir clairement ni ce que j'avais vu ni pourquoi cela m'avait plu. J'en restais à de vagues banalités, et aucun de mes amis ne fit le déplacement jusqu'aux rives du Rhône.

Que celui qui n'a jamais ressenti cette frustration me jète la première pierre.

Au-delà des jeux délicieux de matière, au-delà de ses audaces formelles, au-delà même de l'étrange poésie de ses sujets, l'oeuvre de Marlène Mocquet me bouleverse par le défi qu'elle lance au langage. Nous sommes armés, paradoxalement, pour décrire l'abstraction. Nous ne faiblissons jamais devant les concepts les plus obscurs. Nous avons même un vocabulaire surréaliste. Mais les apparitions extravagantes de Marlène Mocquet, comme les démons cyclopéens de Lovecraft, ou sa couleur tombée du ciel, nous mettent au supplice, car elles évoquent notre monde sans être de celui-ci.

« Ce qui est pure miséricorde en cette terre, écrit Lovecraft, c'est l'incapacité de l'esprit humain à mettre en corrélation tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île de placide ignorance, au sein des noirs océans de l'infini, et nous n'avons pas été destinés à de longs voyages ».

Sans doute est-il dans le vrai, comme pour toutes ses funestes incantations. Mais sa propre écriture offre un démenti, ou du moins un échappatoire, à son prodigieux pessimisme. Il existe parmi les hominidés quelques aliénés, comme lui, comme Marlène Mocquet, comme d'autres, qui tentent avec leurs moyens dérisoires, les mots, la peinture, de psalmodier l'inconcevable dans une orgie fantastique et jubilatoire. Il ne faut pas craindre l'indicible, mais jouir avec lui."

Numa HAMBURSIN

"Je ne peux même pas donner l'ombre d'une idée de ce à quoi ressemblait cette chose, car elle était une combinaison horrible de tout ce qui est douteux, inquiétant, importun, anormal et détestable sur cette terre. C'était le reflet vampirique de la pourriture, des temps disparus et de la désolation ; le phantasme, putride et gras d'égoutturres d'une révélation pernicieuse dont la terre pitoyable aurait dû pour toujours masquer l'apparence nue.

Dieu sait que cette chose n'était pas de ce monde – ou n'était plus de ce monde – et pourtant au sein de mon effroi, je pus reconnaître dans sa matière rongée, rognée, où transparaisaient des os, comme un grotesque et ricanant travesti de la forme humaine. Il y avait, dans cet appareil pourrissant et décomposé, une sorte de qualité innommable qui me glaça encore plus ».

Ainsi parlait Howard Phillips Lovecraft, en 1926, dans Je suis d'ailleurs.

Pourquoi associer le reclus de Providence, le bâtisseur de la rouge Arkham, le maître des adjectifs blasphématoires, et la lumineuse Marlène Mocquet ? Les créatures de la jeune artiste – j'en profite, nous avons exactement le même âge – sont peut-être difformes et monstrueuses, extraordinaires au sens littéral, mais elles respirent d'une bonté joyeuse, inconnue de l'innommable Cthulhu.

Elles n'ont aucun mépris, nul effroyable dessein, elles arborent un sourire tour à tour naïf et empathique, des gestes doux et caressants, les yeux grands ouverts, écarquillés, hallucinés par la sensualité du monde confus et ondoyant dont elles émergent.

Elle ne cherche pas à se moquer, Marlène. Elle ne goûte pas l'ironie et l'arrogance, elle ne joue pas du clin d'oeil complice, si fréquent aujourd'hui, qui murmure au spectateur : «Tu sais, je ne suis pas dupe». La subtile musique de ses oeuvres témoigne d'une bienveillance, et pour tout dire d'une candeur, que j'aimerais tant pouvoir imiter dans mes textes.

Quel est le rôle du critique d'art ? Lui est-il permis d'oublier parfois les sciences humaines et les théories de la déconstruction ? Peut-il être ébloui par la pomme transmise, avant de la transmettre à son tour, s'enivrer du château de cartes qui enflamme l'imagination des enfants et fertilise notre fantaisie oubliée ? Y a-t-il encore une place pour une critique d'art pensée avec les tripes ?



Vincent OLINET

Young Ruins / Colonne Brèche de Bohême / Haters / Lovers, 2016

Acrylique sur verre feuilleté

110,7 x 31,7 x 31,7 cm

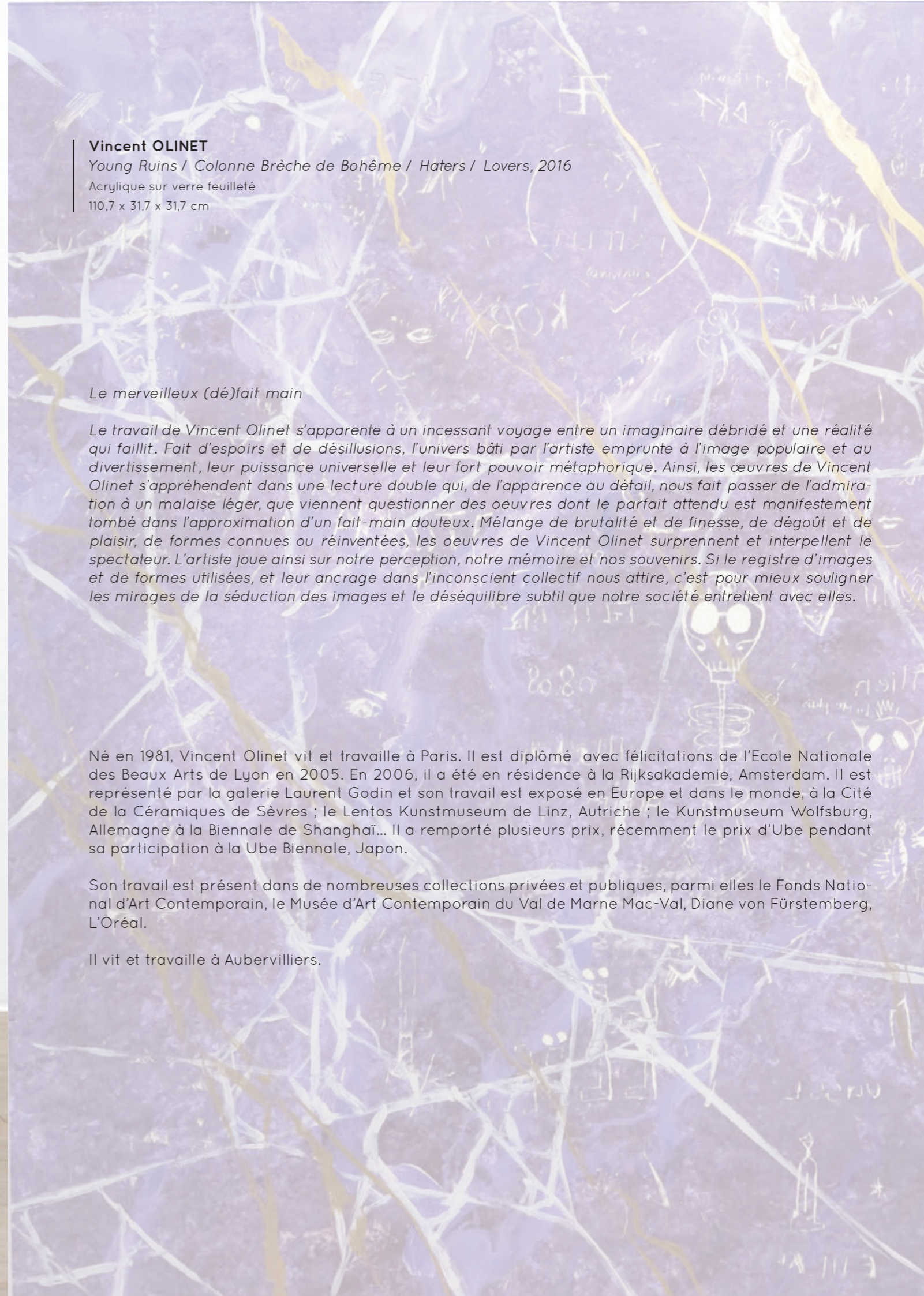
Le merveilleux (dé)fait main

Le travail de Vincent Olinet s'apparente à un incessant voyage entre un imaginaire débridé et une réalité qui faillit. Fait d'espoirs et de désillusions, l'univers bâti par l'artiste emprunte à l'image populaire et au divertissement, leur puissance universelle et leur fort pouvoir métaphorique. Ainsi, les œuvres de Vincent Olinet s'appréhendent dans une lecture double qui, de l'apparence au détail, nous fait passer de l'admiration à un malaise léger, que viennent questionner des œuvres dont le parfait attendu est manifestement tombé dans l'approximation d'un fait-main douteux. Mélange de brutalité et de finesse, de dégoût et de plaisir, de formes connues ou réinventées, les œuvres de Vincent Olinet surprennent et interpellent le spectateur. L'artiste joue ainsi sur notre perception, notre mémoire et nos souvenirs. Si le registre d'images et de formes utilisées, et leur ancrage dans l'inconscient collectif nous attire, c'est pour mieux souligner les mirages de la séduction des images et le déséquilibre subtil que notre société entretient avec elles.

Né en 1981, Vincent Olinet vit et travaille à Paris. Il est diplômé avec félicitations de l'École Nationale des Beaux Arts de Lyon en 2005. En 2006, il a été en résidence à la Rijksakademie, Amsterdam. Il est représenté par la galerie Laurent Godin et son travail est exposé en Europe et dans le monde, à la Cité de la Céramique de Sèvres ; le Lentos Kunstmuseum de Linz, Autriche ; le Kunstmuseum Wolfsburg, Allemagne à la Biennale de Shanghai... Il a remporté plusieurs prix, récemment le prix d'Ube pendant sa participation à la Ube Biennale, Japon.

Son travail est présent dans de nombreuses collections privées et publiques, parmi elles le Fonds National d'Art Contemporain, le Musée d'Art Contemporain du Val de Marne Mac-Val, Diane von Fürstemberg, L'Oréal.

Il vit et travaille à Aubervilliers.





Romain VICARI

TERRAS 2018

Mousse expansive, résines, métal, colorants

220 x 100 cm

« Le langage du rap est un outil de communication musical. Lié au discours, il prend une forme politique et même sacrée. Le rappeur est un gourou qui prêche des paroles, il souligne et imagine des situations fonctionnant comme des rituels liés au quotidien. A l'image du prêtre, le rappeur se met sur scène dans une posture mi Homme mi Dieu. Il s'adresse au public et raconte une histoire comme le font les politiciens. »
Romain Vicari

Romain Vicari réalise un ensemble d'oeuvres hybrides, mixant sculptures in situ, sons, odeurs et clip de rap, autant d'éléments qui composent un paysage où la fiction se joue du réel, où le sacré rencontre le profane et où le divertissement devient religion. Plongeant le public dans un environnement entre jungle urbaine et naturelle, l'exposition fonctionne comme un flash : la traversée d'un mirage convoquant tous nos sens.

Des sculptures en résine, en mousse expansive, en métal, en sable et en carrelage se confrontent à l'architecture brute et bétonnée de la zone d'exposition. Une télévision avec écran plat diffuse un clip réalisé dans le chantier des rues d'Aubervilliers et dans l'obscurité des salles du Palais de Tokyo, film tissant des liens entre le hip hop, culture alternative devenue mainstream, la religion et les gestuelles corporelles sculptées par l'usage des réseaux sociaux. Un son traverse l'exposition, celui d'une prière futuriste, accompagné par la diffusion d'une odeur faite de cannabis et de cuir. Vicari danse sur les frontières du précaire et de l'apparat et conjugue l'espace public (la rue, le chantier, la publicité, les mauvaises herbes, le banc où l'on squatte...) et l'espace intime (le salon, la chambre, le canapé, les fleurs de compagnies, la télévision...). Autant de lieux colonisés par les techniques du divertissement de masse et qui sont au coeur du travail de Romain Vicari.

Romain Vicari est né en 1990 à Paris, il vit et travaille entre Paris et Sao Paulo. Diplômé et félicité de l'ENSA Dijon (2012) et l'ENSBA Paris (2014), Romain Vicari est le lauréat du Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo (2016). Son travail a été présenté dans plusieurs expositions monographiques et collectives, notamment aux Magasins Généraux (Pantin, 2018), aux Ateliers Vortex (Dijon, 2017), au Parc Saint Léger, Centre d'Art Contemporain (Dorne, 2017), à la galerie Bugada & Cargnel (Paris, 2017), à la galerie Air Project, (Genève), à la Villa Medici (Rome, 2017), à la galerie Double V (Marseille, 2017), à la galerie Escougnou-Cetraro (Paris, 2016), à la galerie Episodique (Paris, 2016), à la galerie Ceysson & Bénétière (Saint Etienne, 2016), à la galerie Jeanroch Dard (Bruxelles, 2015) ou encore à la Friche Belle de Mai (Marseille, 2015) et au CAC La Traverse (Alfortville, 2015). Romain Vicari participe au commissariat du projet réalisé avec Le Collective dans une église abandonnée de Marseille pendant Art-O-Rama (septembre 2018).

Romain VICARI

FOLHA, 2017

Résine, Métal

40 x 25 cm

